4e ANNÉE, N° 158. — MARDI, 24 AVRIL 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata.*

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople..... un an, 8 colonnes
" ..... 6 mois, 4 "
Provinces et Étrangers, un an, 9 "
" ..... 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de Gr.

Les Annonces [illegible] les 4, 9, 14, 19, 24, de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Avril.

Nous considérons comme un devoir de tenir nos lecteurs au courant de la presse locale, surtout de celle qui s'adresse à un public parlant une autre langue. C'est le moyen d'établir entre les écrivains investis de la nouvelle et haute fonction de parler à la société, de l'instruire et de l'éclairer, une sorte de solidarité morale, profitable à tous, et de faire connaître aussi le progrès du mouvement intellectuel dans ce pays. Nous avons en déjà plusieurs fois l'occasion de formuler des jugemens relatifs aux différentes communautés, membres du grand tout de l'Unité ottomane. Nous continuerons, autant que nous le jugerons convenable et utile; notre franchise ne dût-elle point être du goût de chacun. Mais la liberté d'opinions est une condition essentielle de la vie sociale actuelle, et *c'est du choc des idées que naît la lumière*, comme l'affirme un adage connu.

Aujourd'hui donc nous parlerons de l'*Hâïadan* ou l'*Arménie* organe de la presse arménienne à Constantinople. Il y a peu de temps, nous avons exprimé déjà le regret que nous eausait le changement qui privé ce journal hebdomadaire du concours d'un des écrivains les plus connus et les plus estimés dans sa nation par le nombre et la qualité des ouvrages sortis récemment de sa plume. Toutefois cette réduction n'a point diminué le zèle ni la fécondité des nouveaux rédacteurs qui, comme d'autres, ne bornant point leur rôle à celui de copiste ou de traducteur des feuilles européennes, ne cessent de publier des articles sortis de leur propre fonds et attestent un travail d'idées remarquables, en même temps qu'un amour sincère du bien public.

Ainsi toutes les questions importantes qui préoccupent les sociétés les plus avancées de l'Occident, sont abordées là de front, examinées et discutées : telles les théories du libre échange, du commerce, du crédit, etc., etc., et surtout le système de l'enseignement. On ne connaît point assez les améliorations apportées depuis une dizaine d'années à l'instruction publique parmi les Arméniens, les progrès qu'elle a faits et les sacrifices généreux que se sont imposés ses chefs honorables. Il n'y a qu'un patriotisme réel qui puisse inspirer et soutenir ces dévouemens si glorieux pour leurs auteurs et si conformes à la pensée actuelle du gouvernement. Les petites villes de l'Anatolie où sont dispersés les colons arméniens, les simples bourgades même ont présentement l'avantage d'avoir des écoles pour les garçons et souvent pour les filles, ce qui atteste le triomphe du bon sens sur un préjugé encore trop général en Orient et duquel est victime la femme, injustement abaissée à un état d'infériorité dégradante. A mesure que s'opèrent ces réformes, le bien qui en résulte accroît le désir de l'étendre et de le multiplier. Aussi avons-nous vu avec plaisir dans le dernier numéro du même journal l'*Hâïadan*, le conseil d'établir des *Salles d'Asile* pour les enfans dont la garde et les soins sont, encore plus à la campagne qu'à la ville, une cause perpétuelle d'embarras pour chaque maison et privent les parents de précieuses ressources en les empêchant de se livrer à leurs travaux champêtres ou à leurs métiers. En France, en Angleterre etc., etc., la fondation de ces salles où les enfans trouvent avec un sain exercice pour le corps, les premiers élémens de l'instruction morale, a prouvé surabondamment les heureux eff-ts de cet esprit bienfaisant d'association qui a été étendu aussi aux jeunes nourrissons sous le nom de *Crèches*. De la sorte, la classe pauvre des laboureurs ou des artisans reçoit un soulagement qui tout en augmentant leurs ressources, tourne encore à l'avantage de leurs enfans.

Nous pourrions signaler en outre l'ardeur générale de la même nation pour sa langue trop long-temps négligée et altérée par le mélange ou l'alliage d'idiomes étrangers. Chaque nouvelle école rivalise pour le rétablissement de ce culte sacré et patriotique, et chaque jour aussi la langue vulgaire, naguère presque patois méconnaissable, tend à reprendre la régularité, la correction et le riche vocabulaire de ses beaux siècles littéraires. Nous approuvons ce légitime amour de ce qu'il y a de plus cher et de plus précieux dans les nationalités ; cependant comme le mieux est souvent l'ennemi du bien, nous ne partageons point les sentimens de quelque esprit trop réformateur et trop exclusif qui blâme les siens d'adjoindre à l'étude de la langue nationale, celle d'autres langues étrangères, sous prétexte que l'utile doit passer avant l'agréable, et qu'il est plus important de gagner son pain que de savoir comment ce mot s'exprime en français ou en Anglais. Il y a du juste dans cette observation, surtout à l'égard de la jeunesse arménienne, trop portée à n'exercer que les facultés uniquement jusqu'à distinguer ces race, mais il y a aussi le danger de négligeaient les études sérieuses, de rabaisser l'instruction à un niveau trop prosaïque et presque industriel, et de réveiller seulement les idées d'intérêt dans de jeunes intelligences qui doivent auparavant être plus sensibles à celles du vrai et du beau. De funestes effets de cette direction conversive ou rétroversive se sont déjà manifestés au sein de la nation, l'inquiétude, le trouble et la désunion se glissent dans les esprits; de déplorables dissentimens qui nécessitèrent autrefois la fermeture du premier établissement national, du collége de Scutari, sont réveillés et nous osons dire que le même esprit attise le feu avec un entrain digne d'une meilleure cause; des allusions offensantes de rancunes intolérantes sont lancées au milieu de la foule qui, inapte à juger, en conclurera seulement que les enfans doivent être retirés des écoles, les professeurs congédiés, ce qui est déjà arrivé dans mainte localité au détriment du progrès et de la bonne harmonie.

A ces remarques, n'était la crainte d'être trop longs, nous en aurions beaucoup d'autres à ajouter sur certaines assertions telles par exemple que celle qui se rapporte à la question de la civilisation, superficiellement et faussement traitée par la philosophie du dernier siècle. L'auteur semble croire comme le poète Lucrèce, par exemple, ou J. J. Rousseau que la société commence par l'état sauvage, que réduite à la dégradation de l'homme purement animal, elle subsisterait, à part même les notions supérieures de Dieu, du juste ou de l'injuste qu'on retrouve jusque chez les tribus des anthropophages. Il serait aisé pourtant de démontrer que le genre humain a commencé au contraire avec une communication plus abondante de lumieres religieuses et morales, et que l'état sauvage n'est que la déchéance volontaire des hommes contempteurs ou prévaricateurs de ces notions primitivement révélées. Telle est la conclusion philosophique de la science actuelle, et par science nous n'entendons pas naturellement le demi-savoir d'hommes qui ont réussi pendant un temps à usurper le titre de philosophie.

Il serait aisé, répétons-nous, de prouver avec évidence que le genre humain a été primitivement initié aux mystères de sciences et de procédés aujourd'hui perdus; car à travers les âges héroïques l'industrie, par exemple, apparaît tout d'abord revêtue de formes gigantesques. Que penser des machines qui élevèrent ces constructions imposantes dont les simples débris déconcertent nos architectes? que dire des fortifications inaccessibles, des jardins suspendus, des aqueducs aériens de Thèbes, d'Egbatane, de Persépolis? comment expliquer ces colosses de granit dont le transport seul dans nos capitales met en réquisition toutes les forces secrètes de la mécanique? Et ces montagnes de pierre dressées aux bords du Nil, vestiges impérissables d'une éphémère vanité qui inventa l'indestructible ciment connu depuis les romains, dont la ténacité résiste mieux que la pierre au fer du démoliseur? Outre les antiques et étonnantes ruines découvertes dernièrement sur l'emplacement de la somptueuse Ninive, nous pourrions rappeler encore les manufactures de Tyr, et sa pourpre éblouissante et ses étoffes d'un tissu si subtil qu'elles portaient le nom de *nuages*, les automates à tête parlante et le jeu d'orgues ma par la vapeur, invention du célèbre Gerbert élu pape sous le nom de Sylvestre II; les télescopes et les aérostats devinés par Roger Bacon etc., etc. De tous ces faits acquis à la science, nous sommes amenés à conclure que la civilisation n'est point soumise, comme on semble parfois trop le dire ou le penser, aux lois d'une proportion arithmétique ascendante et continue, qu'elle a eu chez différents peuples des phases éclatantes des la plus haute antiquité, et que le progrès réel de notre siècle ne doit pas faire supposer toutefois que l'humanité a eu pour berceau l'ignorance et la barbarie.

On nous écrit de Bucharest, à la date du 13 avril, que tous les détachemens de troupes russes qui garnissaient la ligne des frontières du côté de la Transylvanie, et qui formaient l'aile gauche du corps d'occupation, ont quitté ces positions pour se concentrer à Piteschti, chef-lieu du district d'Ardgisch. Ces détachemens ont été remplacés dans la garde de ces frontières, par des troupes ottomanes.

Nous lisons la publication suivante dans le *Journal de Bucharest* du 10 avril :

« Ka exécution de l'office de l'honorable Caimacamie sous N° 1185, lequel décrète que le gouvernement de cette principauté, ne pouvant reconnaître pour légal le gouvernement révolutionnaire actuellement établi en Transylvanie, lourdit toute communication entre les deux pays et en conséquence que les passeports délivrés par le susdit gouvernement doivent être considérés comme nuls et non avenus et que les porteurs de pareils documents ne pourront être admis dans le pays, dispositions qui sont actuellement répétées par un second office sub N° 1295 avec ordre de les porter à la connaissance publique ; à cet effet tous ceux qui désireraient passer d'ici en Transylvanie sont prévenus qu'il ne leur sera pas permis de retourner dans la principauté, tant que leurs passeports ne seront pas revêtus du visa d'une autorité légitime.

» *Le chef du Département.*

» Signé : Jean Philippesco. »

On nous écrit de Vienne :

« D'après un article officiel de la *Gazette de Vienne :*

» S. M. l'Empereur d'Autriche a adressé au maréchal comte Radetzky, en date du 3 de ce mois, une lettre autographe, par laquelle il lui confère l'ordre de la Toison d'Or. S. A. I. l'archiduc Guillaume est parti pour Milan, chargé de remettre au maréchal, de la part de l'empereur, les insignes de cet ordre.

» Un bulletin de l'armée publié à Vienne le 5 avril, annonce le rétablissement de l'ordre à Brescia, ainsi qu'un combat avantageux qui eut lieu, le 1er avril, entre les troupes autrichiennes et les insurgés hongrois à Kaméntiz près de Petervardein. »

On écrit d'Odessa que les hostilités, à l'occasion de l'affaire du Schleswig-Holstein ont recommencé le 3 avril.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Beylerbey, pour y assister à la prière de midi.

— Hier, lundi S. A. le Grand-Vézir, Rechid pacha, s'est rendu au palais impérial de Beylerbey, où il a eu l'honneur de travailler avec S. M. le Sultan.

— Saïd pacha, qui se trouvait depuis longtemps relégué à Sinope, vient d'être rappelé par le gouvernement. Il est arrivé lundi dernier, à Constantinople, sur le bateau à vapeur de l'Etat, l'*Esseri-Djelil*.

— Réfik éfendi a été nommé drogman du gouvernement des Villes Saintes.

— Moukiar bey, directeur des Douanes de Constantinople et ex-pou-kéhaya du gouvernement de l'Egypte, dont nous avions annoncé le départ pour cette province, est de retour de sa mission et purge, depuis jeudi dernier, sa quarantaine à Smyrne. — Le bateau à vapeur de l'Etat, le *Sioun-Bahri* a transporté ce fonctionnaire d'Alexandrie à Smyrne.

— Hassan pacha, gouverneur civil de Monastir, est décédé dimanche dernier à Constantinople.

— Samedi passé, Sir Stratford Canning, ambassadeur d'Angleterre, a dîné avec sa famille et plusieurs personnes de l'ambassade anglaise, chez le général Aupick, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française, se rendre, dans les premiers jours du mois de mai, à sa résidence d'été, à Therapia.

— M. le général Grabbe, aide-de-camp général de l'empereur Nicolas, accompagné de MM. Istomine et Tsasoff, aides-de-camp de S. M. I.; le comte Haydan, lieutenant d'Etat-major; Kochoubey, attaché; Jadeskhatchinsky, conseiller, et Tchernisjeff, second drogman de la légation de Russie, se sont rendus, vendredi dernier, à Balouklu, et de là aux Eaux Douces d'Europe. Le lendemain, ils ont visité la mosquée de Sainte-Sophie.

— M. François Gherardi-Dragomanni, député du Parlement toscan et auteur de plusieurs ouvrages historiques et littéraires, vient d'arriver à Constantinople par le paquebot français, l'*Osiris*. Il est chargé d'une mission extraordinaire par son gouvernement. Le lendemain de son arrivée, MM. Ch. L. Loschi et P. Parrini, délégués de la colonie toscane, ont eu une conférence avec S. Exc. le ministre des affaires étrangères.

— On nous écrit d'Alexandrie, le 10 avril: « M. A. Barrot, consul-général de la République française, est parti par le dernier courrier pour Paris ; il vient d'être nommé ambassadeur au Brésil. La colonie française n'a pas voulu laisser partir ce haut fonctionnaire sans lui témoigner ses remercîmens, et a cet effet un banquet lui a été offert. Quelques jours avant, Saïd pacha, oncle du gouverneur de l'Egypte, lui offrait un splendide dîner au palais de Gabarry. »

— M. Delahante, consul de France à Yassi, est arrivé à Constantinople, par le bateau à vapeur autrichien de Galatz. Il s'embarque demain sur l'*Osiris*, pour aller passer un congé de quelques mois en France.

— Par arrêté du 27 du mois dernier, M. Limperani (Mathieu), consul de France à Belgrade, a été nommé chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

— Le comité des finances a pris en considération la proposition de M. Saint-Priest, ayant pour objet de faire concéder à des compagnies commerciales françaises, le service des dépêches pour la Corse, l'Italie et le Levant.

La commission chargée d'examiner cette proposition, se compose de MM. David, Louvel, Taillefer, Marie et Druot-Despins.

— M. A. Tinguir, drogman de Moussa-Saïféti pacha, gouverneur-général de l'Archipel ottoman, s'embarque aujourd'hui, 24 avril, sur le bateau à vapeur autrichien, le *Stamboul*, pour se rendre à Rhôdes chef-lieu de résidence de ce haut fonctionnaire.

— Jeudi dernier, dans la soirée, le bateau à vapeur de l'Etat l'*Erégli* était parti pour Smyrne où il allait prendre des troupes pour Constantinople. De retour de cette mission, l'*Erégli* repart aujourd'hui pour Smyrne et pour le même objet.

— Le bateau à vapeur du Lloyd autrichien l'*Atia*, arrivé samedi dernier de Trieste, a pris, en touchant à Smyrne, 800 soldats qui l'a déposés à Constantinople.

— Le bateau à vapeur de la même compagnie, le *Conte Kolonovit*, arrivé le même jour de Smyrne, avait également 740 soldats à son bord.

— Le bateau à vapeur de l'Etat, le *Fassicli-Tidjaret*, qui dessert la ligne de Trébisonde, est arrivé dimanche passé avec 181 soldats qu'il a pris à Sinope et à Samsoun.

— Le bateau à vapeur l'Etat l'*Esseri-Nousset*,

FEUILLETON.

THÉATRE DE PÉRA.

1re REPRÉSENTATION

DE GEMMA DI VERGY.

OPÉRA SÉRIA EN TROIS ACTES

DU MAESTRO DONIZETTI.

Est-il parmi tous ces grands noms du moyen-âge dont le blason se déchiffre à moitié encore sur les murailles brunies par le temps et rongées par le lierre de nos vieux châteaux gothiques, un nom qui ait plus inspiré la fantaisie des légendes que celui de Vergy, a commencer par cette célèbre et déchirante complainte :

Helas! qui pourra jamais croire
L'histoire de Raoul de Coucy?
Qui sera plorer iica l'histoire
De Gabrielle de Vergy? etc.

Complainte qui narre en versmis la douloureuse aventure de deux jeunes amans et qui finit par cette épouvantable catastrophe que tout le monde connaît, vous savez, ce cœur rôti qu'un époux *barbare et cruel* fait servir et manger a son infidèle Gabrielle et qui n'est autre que le cœur de l'amoureux Raoul; et le sens-tu de l'épouse coupable de ne pas accepter d'autre aliment après s'être nourrie de ce mets sacré.

Ce n'est pas a cette légende bien connue et bien ancienne que M. E. Bidera a emprunté le sujet de son *libretto*. Il se trouvait dans un des drames plus ou moins risqués d'Alexandre Dumas un episode assez intéressant, dans *Charles VII chez ses grands vassaux*, si nous ne nous trompons; et c'est après avoir baptisé cet episode du nom de *Gemma di Vergy*, que M. E. Bidera l'a produit sous forme de libretto. Voici cette nouvelle et lamentable histoire, non moins lugubre que celle du *cœur roti* :

Gemma était bien une perle précieuse, (comme l'indique son nom) le joyau le plus pur et le plus brillant de la couronne féodale du comte de Vergy. Belle et fière jeune fille, issue d'une des plus anciennes familles du Berry, elle pouvait prétendre aux plus riches partis et certes les adorateurs ne lui manquèrent pas. Plus d'un vaillant chevalier brigua la faveur inappréciable de se faire crever un œil ou casser un bras en son honneur, dans ces tournois qui n'étaient vraiment beaux qu'en raison du nombre des têtes coupées et des membres, et tout cela pour avoir le droit de porter ses armes dans leurs de cette belle insensible. Le comte de Vergy se mit sur les rangs, c'est-a-dire que pendant plusieurs années, il se promena par toute la France, cuirassé sur le dos et casqué sur la tête, par le froid, par le chaud, recoutant a tous les échos, qui s'en faisaient par sitôté, les tournois de son cœur et le martyre de son amour, se poussant a tous les carrefours des forêts, la lance en arrêt, fièrement campé sur son cheval de bataille et attendant au passage quelque chevalier errant pour lui faire avouer *par la mort!* la supériorité de sa dame sur toutes les dames et demoiselles de l'univers, et si le pauvre chevalier surgissait à l'improviste au de la musique composition ou amoureux de son côté, refusait de reconnaître le pouvoir ou d'adorer l'éclat de deux yeux noirs ou bleus qu'il n'avait jamais vus, que de coups d'épée, mon Dieu! que de lances volant en éclats! Lorsque tous les tournois du monde furent bien fêtés du nom de Gemma, lorsqu'il y eut un nombre suffisant de membres fracassés en son honneur, les prouesses du comte touchèrent le cœur de la belle inhumaine et la don de sa main récompensa la constance des feux de Vergy. Ils s'épousèrent; mais autant un cher dieu était constant et langoureux pendant le temps d'épreuve prescrit à sa fidélité, autant il prenait sa revanche après le mariage. Aussi bien l'époque où vivaient nos héros n'était pas propice aux amours et les deux nouveaux mariés n'eurent pas long-temps à savourer la lune de miel. C'était dans ce siècle de funeste mémoire où il nous fallut disputer pied à pied notre patrie aux Anglais, où la démence du vieux roi Charles VI et la mollesse de son fils et successeur Charles VII précipitèrent la France à deux doigts de sa perte, ce qui aurait en effet eu lieu sans le courageux dévouement d'une jeune fille, d'une pauvre paysanne que la reconnaissance du roi laissa mourir sur un bûcher à Rouen. Le comte dut se joindre aux troupes françaises et ne put revenir qu'à de bien longs intervalles au château, où, faute d'avoir rien de mieux à faire, son épouse tendre et fidèle se suprait et déplorait les rigueurs de la guerre; mais jamais, lorsqu'une courte trêve permettait à Vergy de regagner ses foyers, jamais Gemma qui venait a sa rencontre dans la cour du château, ne lui présenta la figure rieuse et rosée d'un jeune et nouveau comte; jamais le mieux le petit Vergy, *parodias Eneas*, ne vint le saluer de ce *doux nom de père*. Le comte toujours amoureux et confiant en l'avenir, patiente long-temps; la constance était jeune, toute espérance n'était pas perdue. Mais comme dans les hasards de cette guerre désastreuse il pouvait bien se faire qu'un jour Vergy se trouvât enterré sous douze pieds de cadavres anglais amoncelés sur son corps, et qu'il tenait avant toute chose à perpétuer cette noble race des Vergy, il fallut prendre une résolution quelconque. Le ciel tenait décidément rigueur aux désirs bien légitimes du comte et refusait à ses vœux cet enfant appelé chaque jour par les larmes et les prières de Gemma, cet héritier présomptif du château féodal; Vergy obtint du pouvoir ecclésiastique un acte de divorce; cette permission de repudier sa femme arrivait d'autant plus propos que dans l'un des derniers tournois il avait remarqué un noble et belle jeune fille sur laquelle, dans son for intérieur, il avait jeté son dévolu afin d'empêcher l'extinction du nom de Vergy. Quant à Gemma, la pauvre femme était loin de s'attendre au coup affreux qui la menaçait; aussi nous laissons a penser quel dut être son désespoir quand un message apporte de la part du comte lui apprit sa répudiation et le nouveau mariage de lui-même. Il y avait chez un chatelain un personnage qu'elle tenait de mettre en scène : c'était un jeune arabe, nommé Tamas, que le comte avait ramené d'un de ses lointains voyages et qu'il avait arraché aux sables brûlans du désert, a l'errante liberté des caravanes, aux douces joies de la famille et de la patrie; car toute patrie est douce au cœur, fut-elle brûlée et desséchée par les rayons sans ombre du soleil méridional ou glacée par les frimas du ciel hyperboréen. Donc Tamas détestait au fond du cœur le comte qui de l'enfant libre et vagabond du désert avait fait un valet paresseux et rebuté de tout le monde; mais cette haine s'accrait encore de tout l'amour qu'il avait voué secrètement pour Gemma. Vous connaissez la violence des passions de ces hommes du midi qui portent à la place du cœur un réchaud allumé où ils passent toute cette ardeur dont le feu de leurs regards et l'animation de leurs gestes ne sont qu'une faible image; aussi lorsque la comtesse se livra en sa présence à la terrible expression de son désespoir et vomit contre le comte les plus violentes imprécations que la douleur pu se arracher a une âme aimante et déchirée sans pitié par un ingrat, il crut comprendre la violauté de cette autre Hermione trahie et s'en alla, nouvel Oreste venger et maledrait, frapper de son poignard le comte qui s'agenouillait avec sa nouvelle fiancée au pied de l'autel nuptial. Mais lorsque, poursuivi par les archers fariens, il vint jeter son poignard sanglant aux pieds de la répudiée, Gemma, folle de douleur, maudit le acte coupable de Tamas qui, blessé dans son amour et dans son dévouement, se poignarda sur tout et tombe en murmurant le nom de sa maîtresse adorée et de sa patrie absente. Quant à la pauvre femme, doublement veuve, elle s'enferma pour le reste de ses jours dans un cloître où elle passa misérable vie a pleurer et a prier pour l'homme ingrat qu'elle ne cessa jamais d'aimer.

Nous avons pu de choses a dire de la partition de Donizetti, c'est toujours le même caractère d'inspiration, et, a notre avis, c'est en faire un grand éloge que d'y reconnaître, comme dans tant d'autres chefs-d'œuvre, la pensée du même maître. *Gemma di Vergy* abonde en situations pathétiques et les caractères fortement conçus de la femme répudiée et de l'époux ingrat y occupent presque toute la place et laissent un peu dans l'ombre les autres personnages. Nous pourrions citer les passages les plus frappans de cette partition travaillée avec le soin que Donizetti apportait en général au remaniement de ses opéras, et dont nulle partie ne se produit aux dépens d'une autre, nous pourrions, dessus ses nombreux et nombreuses citations, si le public de Péra n'avait été déjà a même d'applaudir à l'ancien théâtre ce chef-d'œuvre qui, représenté pour la première fois a Milan en 1834, quoqu'il n'y obtînt pas un de ces succès dont le bruit retentit par tout le monde, ne tarda pas néanmoins à faire le tour de l'Europe et finit par venir demander a Paris ou a Londres, comme a Milan, et de bravos. Nous nous contenterons de signaler la symphonie d'ouverture exécutée d'une façon supe-